

Et le vieillard accentua ce mot de manière à faire comprendre qu'il n'était pas du tout disposé à subir un interrogatoire.

Le missionnaire craqua une allumette.

Pour le coup c'en fut bien d'une autre. Kaloji qui n'avait jamais vu la figure d'un blanc se mit à crier avec épouvante.

— Mon père, ma mère ! au secours ! au secours !

En même temps le missionnaire avait entré la tête dans la case mais il se rejeta tout à coup en arrière comme frappé d'une massue.

Qu'avait-il donc vu ? rien de bien terrible : un pauvre vieillard épouvanté. Alors pourquoi ce recul et cet étourdissement subit ? C'est qu'il avait senti quelque chose d'horrible, une odeur plus fétide que celle qui s'exhale d'un cadavre en putréfaction !

Il se remit pourtant, ouvrit la bouche à la tiède brise du soir et interrogea du dehors :

— Kaloji ?

— Au secours ! au secours ! clama le vieillard à demi-mort de frayeur.

— Allons, Kaloji, soyons sage, lui dit le missionnaire avec douceur. Quand donc les blancs qui habitent ici à côté, sur la colline, ont-ils fait du mal à quelqu'un ? Ne sais-tu pas que nous sommes venus dans le pays pour rendre la santé à ceux qui sont malades et la vie à ceux qui sont morts ?

— Hein ? fit le vieillard étonné.

— Oui, rendre la santé aux malades, la vie aux morts, la liberté aux esclaves, la paix du cœur aux affligés. Toi, noir, moi, blanc, ne sommes-nous pas tous les enfants d'un même Dieu qui a fait le ciel et la terre et ne devons-nous pas nous entr'aider les uns les autres ? Voyons, tu n'as plus de famille ?

— Si, j'ai deux fils et cinq filles et autant de neveux qu'il y a de bananes dans un régime.

— Alors pourquoi es-tu ici seul, abandonné dans une case ouverte aux hyènes et aux chacals ?

— On m'a chassé du village parce que ma plaie sentait trop mauvais.

— Depuis quand es-tu là ?

— Depuis ce matin.

— Mais comment pourras-tu vivre ?

— Mes enfants m'apporteront peut-être à manger.

— Qui soignera ta plaie ?

— Oh ! pour cela, personne !

— Eh bien, Kaloji, mon ami, écoute : puisque le bon Dieu m'a envoyé vers toi, je veux, moi, soigner ta plaie et je te guérirai.

— Toi, tu n'y songes pas ! Personne depuis six mois m'a eu le courage de l'approcher tant l'odeur qu'elle exhale est infecte, et, si cette misérable jambe n'était pas attachée à mon corps je serais moi-même le premier à m'en éloigner.

— Veux-tu, Kaloji, mon frère, me permettre de la voir ?

Le vieillard s'agita et demanda, avec frayeur :

— Tu ne me tueras pas ?

— Te tuer ? Qui donc t'a mis de pareilles idées dans la tête.

— On dit tant de choses sur les blancs là-bas au village.

Le missionnaire prit une touffe d'herbes sèches, y craqua une allumette et, à la lueur de cette torche improvisée il regarda dans la case. Le vieillard était assis sur son séant le dos appuyé au poteau de soutien de sa misérable demeure, la jambe droite étalée de son long en travers du seuil. Au-dessus du genou en pleine cuisse, une plaie horrible large comme la main rejetait son pus verdâtre par trois coulées différentes menagées dans les croûtes des anciens pus desséchés.

Fut-ce l'odeur nauséabonde, fut-ce la vue écœurante de cette plaie ? sans doute les deux, le cœur du missionnaire se souleva et, remettant la tête dehors de la case il resta quelques secondes dans cette position, violemment secoué par l'effort d'un vomissement sec.

— Je te l'avais bien dit s'écria le vieillard. Va-t-en ! abandonne-moi à mon triste sort !

A ce moment des glapissements lugubres éclatèrent de toutes parts dans les forêts et les hautes herbes.

Le vieillard eut un frisson, ses dents claquèrent et il murmura :

— “ Les hyènes ! ”

— Oui, les hyènes, mon pauvre Kaloji, lui dit le missionnaire et, dans l'état où tu te trouves, avec cette plaie qui exhale une odeur si forte, nul doute qu'avant une demi-heure tu n'aies autour de toi toutes les hyènes du quartier. Je n'ai pas le droit de t'abandonner ainsi.

— “ Les hyènes ! les hyènes ! ” répondit le vieillard avec terreur.